

Université Larbi Ben M'Hidi, Oum El Bouaghi.

Faculté de Lettres et des Langues Etrangères.

Département de Français.

1^{ère} année Master Litt.

Matière : Littérature Maghrébine francophone.

Mme HADJAR Sabrina

Travaux dirigés

Consignes aux étudiants:

1. Lecture de l'extrait.
2. Identifier l'engagement de Dîb à travers l'extrait proposé.

Objectifs :

1. Etudier les facteurs qui ont été les ferments dans la prise de conscience nationale des personnages. dans le roman *L'Incendie* de Dîb.
2. Eclairer les étudiants sur les manifestations du nationalisme sociopolitique.
3. Chercher d'autres exemples d'auteurs qui ont marqué cette époque

Texte2 :

Le peuple prend la parole

Les ouvriers agricoles en grève participent pour la première fois à une réunion organisée par le militant Hamid Saraj. C'est la parole authentique du peuple, et non celle de l'intellectuel, qui se fait entendre alors librement. Une vérité plus profonde, une prise de conscience plus juste, naissent de cette parole spontanée. Dîb établit ici le primat de la morale sur la politique. Le peuple seul est dépositaire des qualités de cœur sans lesquelles il n'est pas possible de parvenir à l'«essentiel».

Aïssani Aïssa dit :

– Si nous nous sommes tous rassemblés aujourd'hui, c'est justement pour que le monde cesse d'être outragé.

C'était la première réunion ; Hamid Saraj comprenait qu'il fallait écouter parler ces hommes. Ce temps n'était nullement perdu. La

conversation n'avait pas beaucoup de rapport avec la séance ? Au contraire. Et il y apprenait beaucoup. Il constatait comme à présent les fellahs parlaient à cœur ouvert : sans aucune gêne ni timidité, ils exprimaient leur vraie façon de voir les choses. C'était là l'essentiel.

Mais alors qu'on se demandait si les deux hommes allaient poursuivre encore longtemps cette discussion, Bensalem Adda éleva la voix :

– Pourquoi ne parlez-vous pas des colons ? Tout ce que vous dites est avisé et sage. Mais à quoi cela sert-il ? Vous ne prononcez pas un mot de ceux qui sont là pour notre malheur. C'est d'eux que vient tout notre mal ! Si vous nous parlez du mal et que vous ne dites rien des responsables, vous ne faites qu'user votre salive. Nous sommes tristes, je me le dis aussi dans ma tête ; c'est que nous nous intéressons trop à notre mal, et pas assez à son origine. Alors que c'est justement des responsables qu'il faudrait parler.

J'en demande pardon à l'assistance, à vous tous, hommes. Si je me suis exprimé comme ça, c'est, je crois, comme ça qu'il fallait dire les choses.

Il avait craché ces paroles d'un ton intempestif, Bensalem Adda. Dans sa figure osseuse, affleura toute la misère de l'Algérien dépossédé. Cependant nul homme n'ouvrit la bouche.

Bensalem Adda, un fellah au sang un peu vif. Il ne fallait pas lui en tenir rigueur ; il n'en voulait à personne.

Mais voilà la question posée. C'était curieux. On eût dit que personne ne s'y attendait.

Tout le monde était surpris, les hommes n'étaient pas irrités, comme tantôt. Non, ils étaient devenus soudain plus sombres, et pensifs aussi.

Hamid Saraj reprit confiance. Le problème venait d'être posé sur son véritable terrain. Le premier, Saraj voulut répondre à Bensalem Adda. Mais déjà Sid Ali avait pris la parole.

— Nulle part au monde, à coup sûr, hommes n'ont été entourés d'une aussi grande sympathie que les Français, chez nous. Et comment ont-ils répondu à cette amitié, qui était vraie et sincère, je l'affirme par le sol qui nous unit, comment ? Par l'indifférence simplement, le plus souvent par le mépris. Ils n'ont pas voulu voir en nous des égaux. Et nous avons été traités avec mépris. Nous mettons, nous, du prix à l'amitié que nous accordons. Dans ce cas, nous n'avons pas marchandé, nous nous sommes livrés sans réserve. Et à qui, dites-moi un peu ? A des gens qui s'en sont montrés peu dignes, qui foulent l'amitié aux pieds ! Ils ont fait les dieux, et ils auraient voulu que nous les adorions. Bénis soient tes aïeux, Bensalem ; tu m'as donné l'occasion de dire ce que j'avais sur le cœur.

Mohammed Dib, *L'Incendie*, Paris, Éditions du Seuil, 1954, pp. 88-89.